

Introduction

**Les premiers temps de Rome
(VI^e-III^e siècle av. J.-C.)
L'écriture d'une histoire**

Bernard MINEO

Le colloque à l'origine de cet ouvrage était consacré à l'écriture de l'histoire des premiers temps de Rome (VI^e-III^e siècle av. J.-C.). Cette initiative avait essentiellement été inspirée à ses deux organisateurs par leur conviction qu'une approche purement positiviste des textes historiques antiques condamnait l'historien moderne à ne pas comprendre réellement la nature de l'information qui lui était transmise. La très grande pauvreté des sources dont disposaient les Anciens pour évoquer l'histoire la plus reculée de Rome avait de fait conduit ces derniers à s'inspirer, pour le fond comme pour la forme, de modèles prestigieux, ceux qu'offrait le monde grec.

Le genre historiographique romain, sous sa forme écrite, naît officiellement avec Fabius Pictor, au milieu des terribles convulsions de la deuxième guerre punique. Avant lui, les poètes, Livius Andronicus, Naevius avaient également évoqué des épisodes lointains de la cité de Romulus dans leurs tragédies ou dans leurs poèmes épiques. Pour eux, il avait été de la plus grande importance de prouver au monde grec qu'il n'avait pas affaire à des barbares incapables de représenter leur propre histoire, mais à un peuple civilisé, une cité ayant pleinement sa place à l'intérieur du cadre historique, géographique et culturel du monde hellénique, dont le point de départ correspondait à la légendaire guerre de Troie (située artificiellement en 1184/1183 par Ératosthène). L'urgence de cette démonstration se comprend aisément : depuis la victoire sur Pyrrhus et l'entrée des forces romaines dans Tarente (272 av. J.-C.), Rome est à la tête d'une sorte de confédération comprenant toutes les cités grecques du sud de l'Italie (la *Magna Graecia*). Après la victoire des îles Égates (241 av. J.-C.) qui permet à Rome de l'emporter définitivement dans le premier conflit qui l'avait opposé depuis 264 à Carthage, le traité de Lutatius consacre l'hégémonie de Rome sur l'ensemble de la Sicile (à l'exception du royaume de

Syracuse) avec ses nombreuses cités grecques. On comprend qu'il soit alors devenu urgent de prouver à ces populations fraîchement entrées dans le giron romain qu'elles n'étaient pas tombées sous le joug de barbares, si l'on voulait affermir la domination des vainqueurs sur cette région. C'est du reste dans la période qui suit la victoire de Rome sur Carthage que les poètes, à commencer par Livius Andronicus, vont offrir à Rome sa première littérature en produisant des œuvres toutes soucieuses d'inscrire le monde romain à l'intérieur du cadre culturel grec.

Avec la deuxième guerre punique et la défaite de Cannes en 216, la relation de Rome avec le monde grec va pour un temps changer. La pérennité du destin de l'*Urbs* n'est plus assurée et la confédération romaine a volé en éclats : les cités de Grande Grèce ont ouvert leurs portes à Hannibal, faute de pouvoir faire autrement dans la plupart des cas, tandis que le royaume de Syracuse, après la mort du roi Hiéron II, fait alliance avec Carthage, pourtant son ennemi héréditaire. Pire, le roi de Macédoine, Philippe V conclut un accord avec Hannibal peu de temps après Cannes et se montre disposé à mettre sa flotte au service de ce dernier.

C'est en partie pour regagner la loyauté de cette partie du monde grec et pour éviter que la partie orientale du monde hellénistique ne se rallie à la puissance à laquelle la victoire définitive semble devoir rapidement revenir que Fabius Pictor, sénateur romain et cousin du célèbre Fabius Cunctator, une figure dominante de la scène politique et militaire de cette période, entreprendra d'écrire, en grec, une *Histoire de Rome* (Ῥωμαίων Πράξεις) qui inaugure le genre historiographique dans la cité de Romulus. Un de ses objectifs sera donc de démontrer à l'ensemble des Grecs l'étroite parenté de Rome et des Hellènes, afin d'empêcher ces derniers de prendre le parti de Carthage et d'en espérer quelque intérêt que ce fût. Mais pour raconter les premiers temps de Rome, faute de pouvoir disposer d'une documentation plus solide et cohérente que celle que lui offraient les archives pontificales ou gentilices, il lui faudra essayer d'utiliser ce que les Grecs avaient déjà pu élaborer comme récits pour illustrer l'histoire de Rome. Ceux-ci avaient par exemple établi des synchronismes : la prise de Rome par les Gaulois avait été ainsi placée la même année que la Paix d'Antalcidas et que la Prise de Reghium par Denys de Syracuse. Timée de Tauroménion avait dû rapidement évoquer la naissance de la Ville, mais pour le reste il avait dû être très elliptique pour arriver au cœur de son sujet, la guerre contre Pyrrhus. Il n'y avait donc pas là, pour Pictor, une matière suffisante pour produire une histoire bien prestigieuse.

Pour nourrir leur récit, Pictor et les premiers annalistes romains iront donc glaner un peu partout dans la littérature grecque (tragédie, récits historiques) et dans la culture hellène en général, à l'affût de motifs, de schémas narratifs susceptibles d'offrir un cadre plus cohérent à cette histoire à laquelle il importait de donner une forme « à la grecque ». Il est aussi

probable que le monde étrusque avait beaucoup à fournir aux Romains, et il semble bien au demeurant que la *gens Fabia* à laquelle appartenait le premier historien de Rome eût une relation privilégiée avec l'univers étrusque.

Cela ne revient pas à dire qu'il n'y a rien de réellement historique dans tout ce qui nous est rapporté des périodes les plus anciennes de Rome. Mais les travaux d'E. Pais, et plus tard ceux de T. Cornell, de J. Poucet, de T.P. Wiseman, de G. Forsythe et de A. Mastrocinque ont largement fait la démonstration de ce qu'il fallait penser du fil conducteur et des intrigues narratives concernant la période royale : tout cela n'était que littérature, même si certaines réalités historiques pouvaient s'être trouvées à l'occasion comme piégées à l'intérieur de la matrice narrative, indépendamment de toute logique chronologique.

Mais si de nombreuses études critiques ont donc pu largement rendre compte de la façon dont ont pu être progressivement conçus les récits relatifs aux origines de Rome et à la période royale, il nous a semblé en revanche qu'il restait encore beaucoup à faire pour éclairer la genèse relative à la période qui partait de la fin de la époque dite royale et des débuts de la République pour aboutir au récit des deux premières guerres puniques.

Cet ouvrage s'articule donc autour de quatre parties. Pour éclairer certaines des fabriques narratives de cette longue période, nous avons voulu tout d'abord entreprendre d'analyser l'influence que le monde étrusque avait pu exercer sur la gestation de l'histoire romaine. Puis il s'est agi d'éclairer le regard que les Grecs avaient pu porter sur l'histoire de Rome de cette période. La troisième partie est quant à elle entièrement consacrée aux diverses façons dont les Romains avaient pu utiliser le modèle grec pour donner forme à ce même récit historique, cela en utilisant des motifs littéraires, historiques ou dramatiques appartenant à la culture hellénique. Dans le dernier temps de cette réflexion enfin, les auteurs se sont attachés à mettre en lumière comment sur un point institutionnel précis, celui des premiers développements du tribunal de la plèbe, auquel se rattache en particulier le problème de la dette, l'écriture de l'histoire avait laissé libre cours à de nombreuses manipulations idéologiques tardives.

L'intensité des débats dont ce colloque a été l'occasion a permis de prendre conscience de la richesse des analyses proposées et de l'immense chantier qui semble être désormais ouvert. En offrant ce volume consacré à une lecture critique des premiers temps de la République, notre souhait est donc de voir les chercheurs s'engager plus hardiment que jamais dans des recherches assurément très prometteuses sur une période dont on est loin d'avoir fini de débusquer les travestissements idéologiques et littéraires.